

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 5 (1908)
Heft: 1

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

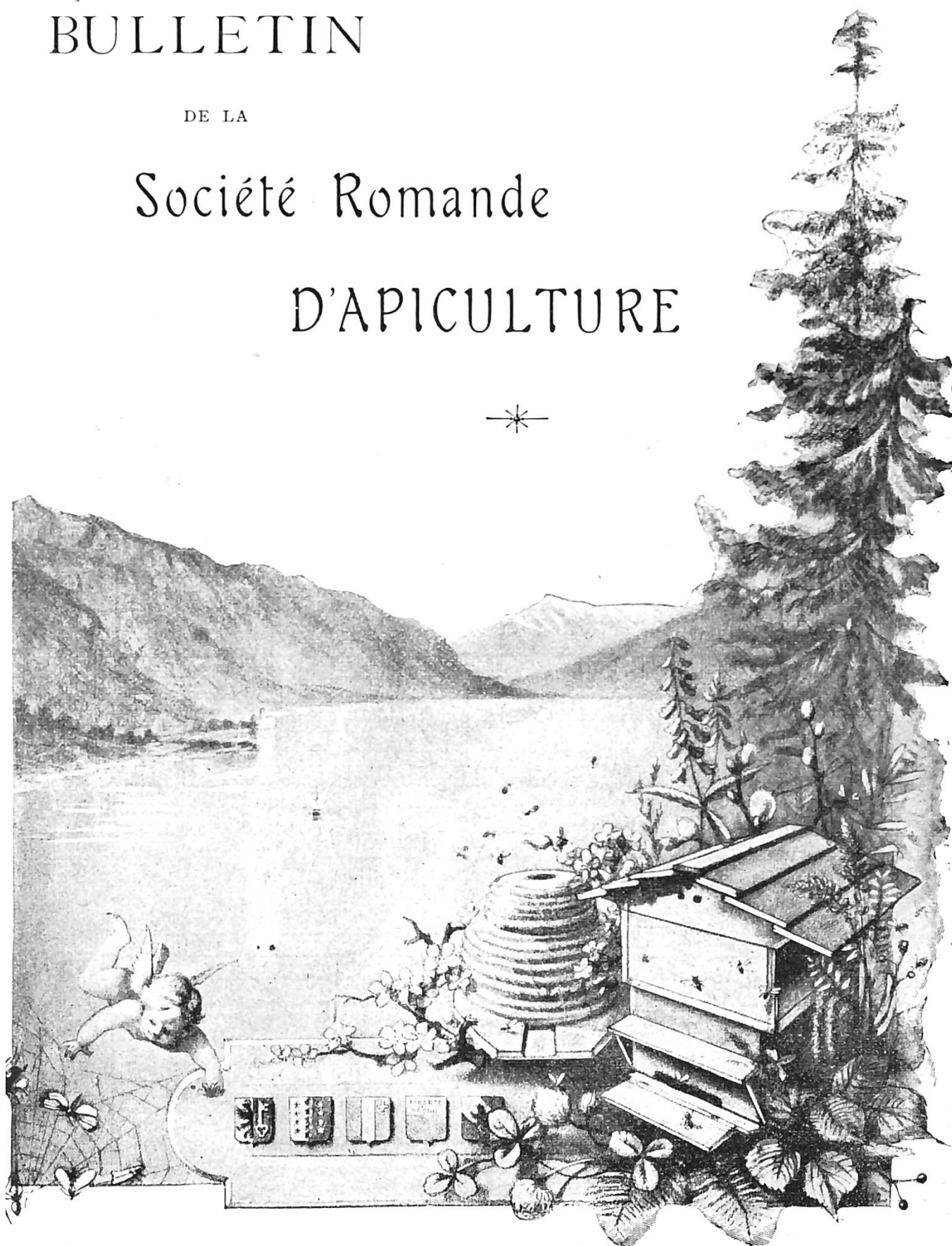
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

DE LA

Société Romande

D'APICULTURE



SOMMAIRE. — A nos lecteurs, par M. U. GUBLER. — Individualisme et morale d'abeilles, par M. P. HEBERLIN. — Comment il aurait fallu faire, par M. P. CHAUSSE. — Les diverses espèces de loque, par M. FORESTIER. — Cire gaufrée, cylindres et gaufriers, par M. C.-P. DADANT. — Glanures. — Bibliographie. — Question.

Adresser les communications concernant la rédaction du *Bulletin de la Société romande d'Apiculture* à M. GUBLER, à BELMONT (Boudry), Neuchâtel.

Pour tout ce qui concerne l'administration, les annonces et l'envoi du journal, écrire à M. Charles BRETAGNE, à LAUSANNE.

Le *Bulletin* paraît une fois par mois, *les abonnements sont payables d'avance.*

On peut s'abonner dans tous les bureaux de poste.

Les estampilles internationales timbrées sont acceptées pour 25 centimes.

L'envoi du journal tient lieu de reçu.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Pour les membres de la Société romande d'apiculture en Suisse	Fr. 2.10
Pour les non-sociétaires en Suisse	» 3.10
Pour l'Union postale	» 3.60

Les trois premières années du *Bulletin* sont en vente au bureau du journal au prix de 3 fr. pour les sociétaires et de 4 fr. pour les non-sociétaires (joindre pour port : Suisse 10 c. Union postale 40 c. par volume).

PRIX DES ANNONCES : La ligne de petit texte ou son espace, 30 centimes (60 lignes à la page) ; une page fr. 18 ; demi-page fr. 9 ; tiers de page fr. 6 ; quart de page fr. 4.50 ; coût minimum fr. 1.50. Pour deux insertions rabais 5 %. trois 10 % ; six 20 % ; douze 30 %. — Les annonces sont payables d'avance.

Bons vœux et merci à tous abonnés, sociétaires, amis, qui nous ont facilité notre tâche compliquée et lourde.

L'Administrateur.

L'ETABLISSEMENT APICOLE LA CROIX - ORBE

livrera pendant les mois de septembre et octobre des essaims (abeilles italiennes pures) avec reines de l'année, au prix de 9 francs le kilog. Reines fécondées 4 fr.

Envois franco, caissettes à retourner.

Prière de faire les commandes au plus vite.

Achat de **cire pure** au plus haut prix du jour.

Bidons de 20 kg. 2 fr. 70, 5 kg. 70 c. Bocaux de 1/2 kg. 35 c. 1 kg. 55 c.

Rabais par quantité.

A vendre de suite UN RUCHER PRESQUE NEUF

avec 3 colonies, plus 18 ruches paille avec plateaux, ainsi que 28 capots (hausses). — S'adresser à A. Belrichard, Sonceboz.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. Ch. BRETAGNE, à Lausanne.

CINQUIÈME ANNÉE

N° 1.

JANVIER 1908

A NOS LECTEURS

De nouveau une année vient d'achever sa course ; 1907 a rejoint ses sœurs dans le gouffre sombre de l'oubli. Le temps s'enfuit ; sans bruit un jour suit l'autre, les semaines s'ajoutent aux semaines, les mois succèdent aux mois, et sans qu'on y pense on se trouve à la fin d'une année ! Pour la jeunesse impatiente cela ne va souvent pas assez vite ; les joyeuses fêtes de Noël et Nouvel-An avec leurs cadeaux et leurs plaisirs approchent avec tant de lenteur ; mais l'homme posé, le vieillard, est effrayé de cette fuite si rapide du temps. Avec l'heureux optimisme, propre à son âge, le jeune homme, plein de courage et d'espoir, dirige son vaisseau sur l'océan de la vie — vieillard, silencieux, sur une épave sauvée du naufrage il rentre au port !

N'est-ce pas là plus ou moins l'histoire de chaque année qui s'en va ! A son début on fait mille plans, mille projets ; le temps se charge de dissiper une à une nos illusions ; souvent tout cet échafaudage de notre imagination s'écroule devant nos yeux épouvantés, et à la fin de l'année on est tout content si on n'a pas fait un pas en arrière.

Heureusement les apiculteurs ont été bien favorisés en 1907 ; cela est d'autant plus étonnant qu'au printemps toutes les chances paraissent être contre nous, de sorte que, découragés, plus d'un a brûlé ses vaisseaux derrière lui. Trop tard ils ont reconnu l'erreur : la récolte a été bonne chez nous partout, excellente même par endroits.

Notre Société aussi a prospéré et s'est augmentée considérablement. Notre modeste *Bulletin* a fait son petit chemin et nous remercions sincèrement tous nos collaborateurs, espérant qu'ils nous resteront fidèles aussi pendant la nouvelle année. Nous attendons de nos lecteurs non seulement qu'ils renouvelleront leur abonnement, mais qu'ils fassent un peu de propagande en notre faveur. Nous, de notre côté, nous ferons notre possible pour rendre

le journal toujours plus intéressant, plus utile. Mais pour réussir, il faut le concours de tous; ce qui pour un seul n'est pas possible, devient facile si toutes les forces se réunissent. A l'œuvre donc, chers amis, il y a encore beaucoup à faire !

Et maintenant nous prenons congé de l'année 1907, mais nous lui garderons un bon souvenir ! Puisse 1908 nous être aussi favorable ! Ah ! nous aimerions bien soulever le voile qui nous cache ce qu'elle nous apportera ! Mais trêve aux rêves stériles; ce qui importe, c'est que chacun de nous soit prêt à faire son devoir, la besogne ne manque pas. Nous aurons à reviser les statuts de notre société, à discuter les mesures à prendre contre le terrible fléau qui décime certains ruchers, à chercher de nouveaux débouchés pour nos produits.

Dans l'exploitation il y a encore de nombreuses lacunes : l'extraction de la cire des vieux rayons laisse beaucoup à désirer, le miel n'est pas toujours traité avec tous les soins nécessaires; il nous faut faire encore beaucoup de progrès dans l'élevage des reines, dans la multiplication des colonies. De nombreux endroits de notre pays ne sont jamais visités par la gent butineuse, des milliers de quintaux de miel exquis se perdent chaque année sans aucun profit pour qui que ce soit, faute de ruches pour exploiter ces richesses mellifères; l'apiculture pastorale devrait être mieux pratiquée et demande à être encouragée davantage. Beaucoup d'apiculteurs et propriétaires d'abeilles se tiennent encore en dehors de notre giron; il faudrait les intéresser à notre tâche, les engager à entrer dans la société. L'assurance contre les piqûres n'est pas appréciée à sa juste valeur, cependant les frais pour se mettre à l'abri de toute éventualité fâcheuse sont si minimes !

Il y a ensuite des sections qui montrent si peu de vie et d'activité; ici je m'adresse aux présidents : « Messieurs ! c'est à vous qu'incombe la tâche de réveiller les endormis, de stimuler les indifférents ! »

Enfin je me permets de rappeler que c'est le devoir de chacun de soutenir notre organe à tous, le *Bulletin*, et de ne pas laisser toute la charge au pauvre rédacteur. En attendant que toutes ces choses se réalisent, je souhaite à tous nos sociétaires et lecteurs une année riche en grâces et bénédictions.

ULR. GUBLER.

INDIVIDUALISME ET MORALE D'ABEILLES

« Dans la ruche, l'individu n'est rien, il n'a qu'une existence conditionnelle, il n'est qu'un moment indifférent, un organe ailé de

l'espèce. Toute sa vie est un sacrifice total à l'être innombrable et perpétuel dont il fait partie. Il est curieux de constater qu'il n'en fut pas toujours ainsi. On retrouve encore aujourd'hui parmi les hyménoptères mellifères, tous les états de la civilisation progressive de notre abeille domestique. Au bas de l'échelle, elle travaille seule, dans la misère; souvent elle ne voit même pas sa descendance (les Prosopis, les Collètes, etc.), parfois elle vit au milieu de l'étroite famille annuelle qu'elle crée (les Bourdons). Elle forme ensuite des associations temporaires (les Panurgues, les Dasypodes, les Hallètes, etc.) pour arriver enfin, de degrés en degrés, à la société à peu près parfaite mais impitoyable de nos ruches, où l'individu est entièrement absorbé par la république, et où la république à son tour est régulièrement sacrifiée à la cité abstraite et immortelle de l'avenir. » (1)

En lisant ce passage, il me semblait que Maeterlinck parle des hommes et non pas des abeilles. Ce développement esquissé, n'est-ce pas le nôtre propre? Est-ce qu'il ne tend pas aussi à l'idéal des abeilles, à la collectivité parfaite des ruches? Notre morale n'est-elle pas une morale d'abeilles? Si je devais caractériser la moyenne de la génération actuelle, je préférerais le nom d'*homme-abeille* à toute autre désignation. Partout on prône la nature de l'abeille comme le moyen le plus puissant pour faire progresser la culture. L'humanité ne doit-elle pas ses triomphes dans tous les domaines à la division du travail, à l'absorption de l'individu par la collectivité? Et cette division du travail se fera dans la suite toujours plus sévèrement pour que chacun devienne un membre servant de l'ensemble. Sans aucun doute, nous nous approchons rapidement de l'idéal de la ruche — même si une partie importante ne travaillait pas déjà directement à la réalisation de ce projet.

Et nous sommes tellement persuadés de la valeur de cet idéal que nous regarderions comme une faute toute tendance contraire. Anti-social veut dire égoïste, et égoïste est immoral. Les deux puissances éducatives, l'Eglise et l'école, travaillent dans le sens de l'idéal des abeilles; dans ce sens aussi, on interprète la parole: « Aime ton prochain comme toi-même; » cela veut dire alors: « Sacrifie ton individualité à la collectivité pour que tu ne sois pas en scandale à ton prochain; renonce à tes habitudes, à ton idéal, c'est un péché contre l'ensemble! Séparatisme, caractère, personnalité! autant vaut dire égoïsme, orgueil et péché! » Y a-t-il dans une école un but d'éducation plus élevé que celui-ci: « de former des membres utiles à la société humaine », comme déjà Locke s'exprimait!

(1) Maeterlinck: *La vie des abeilles*.

Mais il est bon d'examiner de temps en temps le revers de la médaille de cet idéal d'abeille. Etre une abeille n'est guère autre chose que d'être une cellule dans la bâtisse, une partie de machine dans une fabrique, pis que cela, car au moins une partie de machine ne sent pas l'humiliant de sa position, parce qu'elle n'a pas de caractère.

Cependant, ne soyons pas injuste ! Nous devons, certes, beaucoup au travail d'ensemble, beaucoup de bien. La collectivité est un produit de la nécessité ; mais gardons-nous de faire vertu de la nécessité ! Cela pourrait nous coûter cher ! Examinons de temps en temps si cet acquiescement à l'essaim compense les sacrifices qu'il nous coûte. Pour qui l'abeille passe-t-elle sa vie de travail, d'abnégation, son martyre continuel ? Pour l'ensemble ! Mais qu'est-ce que cette collectivité ? Des milliers d'autres ouvrières qui se trouvent dans la même situation ; de plus une reine et une poignée de faux-bourçons. A qui reviennent les fruits du travail colossal d'une ruche ? Ce n'est, certes, pas à la reine ; elle est, elle-même, une pauvre machine à pondre, servilement surveillée ; et les faux-bourçons seront le plus vite possible massacrés. Il n'y a donc qu'une réponse à notre question — car les ouvrières ramasseraient avec une minime partie de leur travail des réserves suffisantes pour l'hiver — pour la génération future.

Est-ce pour que celle-ci puisse jouir d'un meilleur sort ? Nullement ! les jeunes seront les mêmes machines à travail que leurs ancêtres !

Voilà l'idéal des abeilles ! Qui voudrait être une abeille ouvrière ? Cependant cet idéal existe parmi nous ; nous aussi nous avons une morale d'abeille. Mais cette division raffinée du travail crée-t-elle des générations plus heureuses par les progrès merveilleux qu'elle produit ? Présente-t-elle une valeur qui pourrait compter comme équivalent des dommages incalculables que ce groupement en essaim nécessite ? Cette question doit être posée toujours de nouveau ! Ou sera-t-on tellement ébloui de cette morale que l'existence même de ces préjudices soit contestée ? Non ! l'idéal de l'abeille ne peut-être l'idéal de l'homme.

Il est consolant de voir que toujours de nouveau l'individualisme, la personnalité, proteste courageusement contre cet assujettissement. La philosophie d'un Nietzsche ne doit se comprendre autrement. Il veut défendre le droit de l'individu assujetti dans l'état de ruche. Est-il étonnant alors qu'il oppose la cruauté à l'assujettissement ? Qu'il brandisse sa massue pour écraser le trop grand nombre d'abeilles grouillantes qui prennent l'air et la place de sa propre individualité ? L'oppression appelle partout la révolution. Nietzsche veut être révolutionnaire.

Mais le révolutionnaire devient souvent martyr. Pourquoi ose-t-il s'attaquer à ce que l'homme a de plus cher? Les gens pratiques ne protestent pas à haute voix contre une morale régnante, ils exercent la leur aussi bien que possible dans le silence. A cet égard, les Américains sont aussi plus pratiques que nous avec notre manie de vouloir corriger le monde entier avec nos théories.

P. HÆBERLIN.

(Traduit des *Basler Nachrichten*.)

COMMENT IL AURAIT FALLU FAIRE

L'apiculture a marché à pas de géant dans le dernier demi-siècle, mais malgré les énormes progrès réalisés, il reste encore beaucoup à faire. Plusieurs questions ne sont pas résolues ou ne le sont qu'à moitié.

La manière rationnelle de cultiver les abeilles n'est pas encore assez vulgarisée. Parmi les gens qui s'occupent de nos chères bestioles, combien encore ne méritent pas le titre d'apiculteurs et ne sont que des gâte-métier! La routine et les moyens coûtant peu de peine sont encore leur partage.

Il est des vérités, en apiculture, que l'on ne peut assez répéter. Toujours il y a des sourds qui ne veulent rien entendre au risque de laisser périliter leur rucher, de n'en retirer qu'un bien maigre avantage ou d'avoir continuellement pour hôtes la loque ou d'autres maladies. Or tout cela peut constituer un grand danger pour le voisinage. Efforçons-nous donc d'instruire nos condisciples et de former des recrues apiculteurs capables.

La plupart d'entre vous ne retireront aucun profit de mon rapport; d'autres seulement un profit bien minime; mais, permettez-moi, par des exemples, de répéter encore une fois quelques-uns de ces principes trop souvent méconnus. N'arriverait-on, dans nos réunions d'apiculteurs, qu'à convaincre quelques-uns de ces indifférents à la cause du progrès, que ce serait déjà beaucoup de gagné.

C'est en 1891 que, sur les conseils d'un ami, je me mis à faire de l'apiculture. Je commençai par deux ruches en paille et je comptais arriver à loger les essaims dans des ruches Burki-Jecker, afin d'avoir des ruches à cadres mobiles. Mon ami, qui fut aussi mon premier professeur, n'avait qu'un tort, il demeurait trop loin de moi. Impossible de le consulter lorsque je me trouvais dans l'embarras. Le questionner à l'avance dans une de nos entrevues, je ne le pouvais guère, ne prévoyant pas les cas qui se présenteraient dans mon rucher.

Mon professeur m'avait dit : Souviens-toi que le premier commandement de la bonne apiculture est : *Tu aimeras tes abeilles autant que la femme, c'est-à-dire beaucoup.*

Ce commandement a souvent fait le sujet de mes réflexions. Plus j'avance dans la pratique, plus je lui trouve un grand fond de vérité. Tu aimeras tes abeilles ! Oui, messieurs, il faut aimer ses abeilles quand, après avoir eu un jour le corps couvert de piqûres, on est encore disposé, le lendemain, à recommencer à s'occuper d'elles ! Oui, messieurs, il faut aimer ses abeilles pour faire, dans les mauvaises années, d'énormes sacrifices, afin de ne pas les laisser mourir de faim ! Il faut encore aimer ses abeilles pour leur procurer un bon emplacement, des demeures confortables, de beaux rayons, veiller à ce qu'elles aient toujours une bonne reine, en un mot, faire tout ce qui est nécessaire à leur prospérité.

Mes commencements en apiculture furent pénibles ; ils me laissent le souvenir de bien des déceptions. Je ne voulais point continuer avec des ruches en paille et dans mon voisinage immédiat il n'y en avait pas d'autres. Tous mes voisins ne pouvaient guère m'aider ou bien me donnaient des conseils que je reconnus, dans la suite, être mauvais ou basés sur des préjugés.

Je ne possédais point les outils nécessaires qui m'eussent simplifié bien des opérations et je manquais de savoir-faire. Il me souvient d'avoir consacré une demi-journée à fixer une feuille gaufrée à un cadre et encore elle tomba. Il m'avait été dit qu'il fallait attendre la nuit, pour au moins ne pas perdre d'abeilles, avant de mettre un essaim dans une ruche à cadres. Me voyez-vous dans un rucher trop étroit, manquant d'outils, brossant mes abeilles à la clarté d'une lanterne. Que de piqûres il fallut endurer et que d'ennuis ! Rentré à la maison, j'avais encore souvent des abeilles dans mes habits et pendant la soirée, à mainte reprise, les membres de ma famille et moi nous fûmes piqués. Même il m'arriva d'être réveillé, au beau milieu de la nuit, par une douleur cuisante, c'était une visite intempestive d'abeille.

Je pourrais multiplier encore les exemples de mes premiers déboires. Si actuellement j'occupe un bon rang parmi les apiculteurs jurassiens, si au lieu d'avoir souvent besoin des conseils d'autrui, je puis, au contraire, en donner, comment a-t-il fallu faire ? Messieurs, j'ai lu plusieurs bons ouvrages et journaux ; j'ai visité des expositions ; j'ai suivi des cours d'apiculture ; j'ai fréquenté la société d'apiculteurs expérimentés et surtout, j'ai assisté aux réunions des sociétés d'apiculture.

On entend parfois des personnes qui, lorsqu'on les invite à une séance de société, répondent : « Je ne peux plus rien apprendre dans

cette société ; tout ce que ces gens-là sont capables de m'enseigner, je le sais. » Un pareil langage est pour le moins prétentieux, car je doute que le nombre soit déjà bien grand de ceux qui, en bonne conscience, en rentrant d'une séance, puissent dire : « Je n'ai absolument rien appris. » Et, Messieurs, si vous ne pouvez plus rien apprendre aux réunions, fréquentez-les cependant. Les novices tireront quelque profit de votre présence, de vos travaux, de vos conseils. Si vous n'apprenez rien, les autres apiculteurs apprendront par vous. Instruire son prochain, lui être utile, n'est-ce pas bien mériter de la patrie ? Il y a encore plus de satisfaction à pouvoir donner qu'à recevoir.

Comment aurait-il fallu faire ? telle est la question qu'il est bon de se poser de temps en temps après une mésaventure, afin de profiter de la leçon et de ne plus retomber dans la même faute.

Un cultivateur et propriétaire d'abeilles avait pour épouse une bonne Louise. Elle faisait tout son possible pour seconder son mari dans les soins à donner aux abeilles, pensant par là augmenter un peu les revenus du ménage quand on pourrait vendre une bonne capote de miel. Qu'arriva-t-il un jour ? Un essaim était allé se poser tout au haut d'un grand arbre. Il fallait le capturer, mais ce n'était pas chose facile. Benoît et Louise combinèrent que lui, Benoît, irait au haut de l'arbre secouer l'essaim et la femme se placerait à l'endroit où vraisemblablement les abeilles devraient tomber. Elle les recevrait dans une ruche renversée placée dans un van qu'elle tiendrait au-dessus de sa tête. Voilà Louise à sa place. Benoît monte sur l'arbre ; mais il n'est pas aussi agile qu'un écureuil, cela va longtemps jusqu'à ce qu'il ait atteint l'essaim. Vous pensez bien que la pauvre femme fatiguait à cet exercice de gymnastique : tenir un van et une ruche au-dessus de sa tête. Trouvant cela long, elle veut regarder ce que devient son mari. Elle enlève le van de dessus sa tête en demandant : « Benoît, y es-tu bientôt ? » Au même moment l'essaim, frappé vigoureusement, arrive sur la tête de la pauvre Louise. Vous jugez comment elle fut piquée par toutes ces abeilles embarrassées dans ses cheveux ! Elle fut pendant plusieurs heures entre la vie et la mort. Que de souffrances et d'angoisses ! Dès ce jour, l'affection pour les abeilles disparut du cœur de Louise. Le rucher périclita et petit à petit les abeilles disparurent aussi et ne furent pas remplacées.

En quoi Benoît avait-il manqué ? Il aurait dû tout simplement montrer à sa bonne Louise comment elle devait tenir le van et la ruche lorsque lui-même serait arrivé au sommet de l'arbre et ne pas la fatiguer inutilement. Il aurait dû aussi, une fois arrivé près de l'essaim, donner à sa femme un avertissement ou un commandement

dans le genre de ceux qu'il avait maintes fois entendu répéter en qualité de soldat du Sonderbund.

Un apiculteur novice introduisait un jour un essaim dans une ruche. L'opération paraissait réussir ; toutefois, une abeille récalcitrante se regimbait et ne voulait pas avancer ; d'autres semblaient bien disposées à vouloir l'imiter et, au lieu d'entrer dans la ruche, désiraient suivre un chemin contraire. Notre apiculteur, impatienté de voir cette abeille indocile lui résister et être la cause du désordre, lui donne une chiquenaude ! Ah ! Messieurs, qu'en résulta-t-il ? La pauvre abeille se débattit un instant et ne bougea plus : elle était morte. L'apiculteur imprudent l'examina de plus près et constata que son abeille était la reine. Il avait tué la reine. L'essaim fut perdu. Quel enseignement pouvons-nous tirer de cette anecdote ? Ne traitons jamais nos abeilles avec des chiquenaudes ; réservons-les pour des êtres plus robustes et plus en état de les supporter. Utilisons en apiculture des plumes ou des brosses et non des chiquenaudes. Habittons nos yeux à savoir au premier abord distinguer sans peine une reine d'une abeille.

Un autre novice possédait une belle ruche. On était en automne, à la saison où le couvain disparaît. Notre homme, ignorant ce fait, se figura que sa ruche était orpheline. Il avait par contre entendu parler de remplacement de reine et fit venir une jeune mère italienne. La belle dame jaune fut introduite avec tous les égards dus à sa Majesté. Cette intruse fut mise à mort par la population, qui ne voulait pas d'une monarchie avec deux monarques. L'apiculteur trouva la reine italienne étendue devant son rucher. Ayant visité à nouveau sa ruche, il y découvrit la vraie mère de famille, une belle reine de race noire. Il en fut si réjoui qu'il l'examina, la retourna, la chatouilla avec sa plume pour au moins bien s'assurer que c'était elle. Quoi, sa ruche avait une reine et celle-ci ne pondait plus ? Impatentée d'être l'objet de tant de sollicitude notre reine s'envola pour ne plus revenir. Cette fois la ruche était bel et bien orpheline.

Comment aurait-il fallu faire ? Il aurait tout simplement fallu commencer par s'instruire, c'est-à-dire étudier à fond les mœurs des abeilles afin de savoir quand on doit trouver du couvain dans une ruche et quand il ne doit plus y en avoir.

Beaucoup de personnes se figurent augmenter au delà de toute proportion raisonnable leurs revenus en possédant des abeilles. Si elles ont quelques ruches elles sont assez riches. Elles pourront vendre du miel en quantité. Pas besoin de soigner les abeilles, ni de jamais les nourrir, tout est rapport en apiculture ! Un bon paysan avait fait don à un ami de deux ruches d'abeilles. « Tu ne les fourrageras au moins pas, lui avait-il recommandé, les abeilles doivent

se suffire à elles-mêmes. Si on leur donne à manger elles deviennent paresseuses et l'année suivante elles ne travaillent plus et ne recueillent point de miel. » Le novice ne manque pas, vous le croyez aisément, de suivre ce conseil si sage, si économique, qui favorisait si bien son rêve : Amasser sans faire de sacrifice. Qu'en résulta-t-il ? Les abeilles moururent de faim pendant l'hiver. Avec un peu de nourriture donnée à la bonne saison, on eut évité cette perte.

L'année dernière fut une année désastreuse pour les apiculteurs. Que de déboires ! Que de plaintes ! Quel déficit. Ils sont bien vite comptés ceux d'entre nous qui n'ont pas travaillé en pure perte. Nous ne faisons cependant pas de l'apiculture pour vider notre porte-monnaie et remplir celui du marchand de sucre ? Bien sûr que non ! Y aurait-il eu à cela un remède ? Il semble que non. L'année était trop défavorable. Que faire ? Nous n'avons pas le pouvoir de changer le temps, de commander la nature. Nous devons accepter passivement le temps qui vient et tâcher d'avoir des ruches prêtes au bon moment. Si Dame nature n'a rien pour nous, tant pis, nous devons nous soumettre.

Puisque nous sommes à parler de 1906, permettez-moi encore quelques réflexions sur cette année de malheur et tâchons de tirer parti des sévères leçons qu'elle nous a données. Tout propriétaire d'abeilles ayant eu quelque succès, ayant en un mot pu produire quelque chose, a excité la jalousie de ses concitoyens et a bientôt été l'objet de la médisance et de la calomnie. Miel falsifié, miel fait avec du sucre, miel fraudé, voilà les expressions qui, souvent, ont retenti à nos oreilles. Tel apiculteur peut bien avoir récolté 50 livres de miel par ruche, tandis que nous n'avons eu qu'une petite capote ; mais combien de livres de sucre n'a-t-il pas fourragé à ses abeilles en automne et au printemps ? Nous ne fourrageons point de sucre, notre miel est pur.

Il me serait facile de multiplier ici les exemples de la médisance ; mais passons, Messieurs, vous ne les connaissez probablement que trop.

Les médisants ont parlé, ils ont calomnié. Pourquoi ne parlaient-ils plus autant l'hiver dernier, lorsque, pour un prix élevé, ils ne trouvaient plus à se procurer du miel ?

Messieurs, à nous de parler maintenant et ne manquons pas de faire beaucoup de bruit. Profitons de chaque occasion d'un peu leur fermer le caquet à ces personnes toujours si bien disposées à médire. A l'auberge, sur la rue, dans le train, n'importe où, ne nous gênons pas d'engager la conversation sur le sujet du miel et surtout du miel falsifié. Tenons à ces personnes toujours si bien renseignées à peu près ce raisonnement : « L'année dernière, le miel était très cher. Or,

s'il est si facile de fabriquer du miel avec du sucre, si tous les grands apiculteurs, dans les bonnes années ont produit énormément, par des moyens illicites, pourquoi, en 1906, n'en ont-ils pas fourni des quantités et des quantités. Au prix où il s'est vendu, ils eussent sûrement réalisé de jolis bénéfices. Pourquoi ces mêmes gros apiculteurs n'ont-ils jamais acheté autant de sucre qu'en 1906, pour ne récolter aucun miel ? Qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve que le sucre donné aux abeilles, alors qu'elles n'ont dans leurs ruches que les rayons à couvain, est tout simplement pour les stimuler. Ces rayons-là, chez l'apiculteur sérieux, n'arrivent jamais à l'extracteur. »

Vos grands parleurs d'autrefois auront sans doute la bouche fermée. Ne vous gênez pas de terminer votre harangue par ceci : « Le grand laboratoire de la falsification du miel est surtout la tête des ignorants et la bouche des jaloux et des médisants. »

P. CHAUSSE.

LES DIVERSES ESPÈCES DE LOQUE

Lorsque la pensée m'est venue d'écrire les lignes qui suivent, ayant trait aux diverses espèces de loque, je ne pensais pas coordonner mes notes à plus de 2000 mètres d'altitude, dans un site splendide, avec, à l'est et au sud, le plus admirable panorama qu'il soit possible de rêver ; monts neigeux, aiguilles altières, semblant défier l'audace des humains, mais se laissant cependant approcher et même gravir sans trop chercher à se venger de ces audacieux.

Plusieurs de ces sommités sont d'anciennes connaissances, d'autres recevront notre visite avant que nous redescendions dans la plaine. Quant aux plus fières, elles sont hors de notre portée, nous ne pensons pas même en tenter l'assaut.

Entouré, comme je le suis, du silence imposant de la nature, formé d'une multitude de petits bruits indéfinissables, loin du monde et des tracasseries journalières de la vie, les idées semblent se presser plus abondantes et plus claires. Il faut donc profiter de ce calme, car une fois les vacances terminées, adieu les loisirs qu'elles apportent.

Si je viens aujourd'hui entretenir mes lecteurs des diverses espèces de loque, soit de la loque purulente et de la loque bénigne, comprenant le couvain aigre et le couvain noir, c'est que je voudrais que les apiculteurs arrivent à distinguer ces diverses maladies confondues sous le nom générique de *loque*. Les deux dernières affections : le couvain aigre ou le *pickled-brood* des Américains et le

couvain noir, ou *black-brood*, diffèrent cependant suffisamment de la vraie loque pour qu'il soit aisé de les distinguer quand on a eu à soigner quelques ruches malades.

Ici, comme en beaucoup d'autres questions concernant l'apiculture, nous devons avoir recours aux expériences faites par les apiculteurs américains qui, élevant les abeilles sur une grande échelle, sont aussi plus gravement atteints que nous par les maladies qui attaquent l'espèce. Luttant àprement et depuis plusieurs années contre l'ennemi, ils sont ainsi mieux à même de le connaître.

Il est indispensable pour les apiculteurs, de connaître tout ce qui intéresse l'abeille, aussi bien pour l'extension de sa culture, pour les soins à lui donner et les maux si nombreux qui fondent sur elle.

En disant que l'ignorance des maladies atteignant les abeilles a contribué plus que toute autre chose à leur propagation, je ne répète qu'une vérité connue de chacun. Lorsque tous ces maux seront connus, lorsqu'on les diagnostiquera sans peine, nous serons, me semble-t-il, bien près de les voir disparaître.

Il m'a été possible de corroborer une partie des expériences des Américains, dans des ruchers moins gravement malades que les leurs, j'ai ainsi pu me rendre compte de l'urgence qu'il y a à aviser les apiculteurs pour enrayer et extirper le mal.

Malgré les patientes et laborieuses recherches des bactériologistes et les progrès qu'ils ont fait faire au sujet qui nous occupe, nous ne sommes encore qu'au début de la connaissance des méfaits du couvain aigre et du couvain noir. Ce que nous considérons actuellement comme de la science acquise sera peut-être délaissé demain, fera sourire nos successeurs, de même que les remèdes utilisés à l'heure qu'il est paraîtront anodins, insuffisants.

Mais il n'y a pas là de quoi nous arrêter, ni même nous décourager ; la science avance à petits pas, reculant quelquefois pour progresser ensuite plus sûrement, et il suffit parfois d'un mot, d'une idée, émis au courant de la plume pour diriger les recherches dans un certain sens et être le point de départ d'une importante découverte.

Et n'est-ce pas déjà un grand progrès d'accompli que de pouvoir distinguer si on est en présence de la loque purulente ou de la loque bénigne. Ces affections ont été trop longtemps confondues, bien que connues depuis près de deux siècles. Si vous ouvrez certains anciens écrits sur l'abeille, vous êtes assez étonné d'y trouver la description de la maladie à laquelle nous avons donné le nom de loque et de voir ces écrivains dire que cette pourriture du couvain revêt deux formes, l'une persistante, tenace, difficile et même impossible à extirper, l'autre bénigne, intermittente, facile à combattre.

Volontairement ou non, pendant un grand nombre d'années, on a parlé et on n'a voulu avoir affaire qu'avec une espèce de loque, plus ou moins violente, plus ou moins facile à guérir. Il en est résulté que la plupart des ouvrages apicoles modernes ne décrivent qu'une seule maladie, faussant ainsi l'esprit des intéressés. Il a fallu que les dégâts deviennent graves de l'autre côté de l'Atlantique pour que nous revenions d'une erreur qui a déjà coûté gros.

La confusion faite par la plus grande partie des apiculteurs n'a donc rien qui doive surprendre, car les deux affections sont également répandues et leurs symptômes ont tant de rapports qu'il est parfois difficile de se prononcer. Il faut apprendre l'histoire du rucher, connaître le développement de l'apiculture dans la contrée, être au fait des sélections, examiner fort minutieusement les larves malades avant de pouvoir dire à quel genre de mal on a affaire.

Dans les inspections des ruchers, faites pendant plusieurs années sous les auspices de la Société d'apiculture de la Suisse romande, le jury, très compétent, a signalé de nombreux cas de loque plus ou moins graves. Il a conclu qu'on était en présence de la loque proprement dite, alors que la maladie était quelquefois le couvain aigre, ainsi qu'il m'a été permis de le constater plus tard pendant divers cours, conférences ou visites faits après le passage des examinateurs. Il ne me sera pas possible ici de citer tous les cas de ce genre, quelques-uns des plus récents suffiront.

(A suivre).

L. FORESTIER.

CIRE GAUFREE, CYLINDRES ET GAUFRIERS

Au cours d'une correspondance privée avec plusieurs lecteurs du *Bulletin* j'apprends que la discussion sur la dimension des cellules d'ouvrières a causé une autre discussion sur la valeur comparative des fondations faites aux cylindres avec les gaufres faites au gaufrier. Je remarque aussi, dans l'*Apiculteur*, de Paris, du mois d'octobre, quelques assertions de M. l'abbé Pincot sur le même sujet. Comme ce dernier est l'initiateur de la discussion sur les dimensions des cellules d'ouvrières, ses assertions dans l'*Apiculteur* doivent attirer l'attention. Or, M. Pincot avance quelques affirmations qu'il n'a évidemment pas mises à l'épreuve, car elles sont incorrectes.

M. Pincot dit que l'action des cylindres endommage la cire des gaufres parce que les cylindres la dilatent en tous sens d'un tiers. Les cylindres n'allongent la cire que dans le sens de la longueur. Si les fondations sont imprimées à une température suffisamment

élevée, ordinairement 43 à 45 degrés, il est improbable qu'elles cèdent, à la température ordinaire de la ruche, à moins qu'elles ne soient surchargées par le poids du miel ou des abeilles avant d'avoir été suffisamment attachées au plafond et aux parois de la ruche et pleinement formées à la profondeur normale des cellules, surtout vers le haut du rayon qui forcément soutient le poids du gâteau tout entier.

Une autre assertion de M. Pincot, c'est que les gaufres ou fondations qui ont « la transparence du verre » sont faites de cire falsifiée. Pour s'assurer de l'inexactitude de cette assertion, il suffit de faire l'expérience suivante qui est à la portée de tous :

Prenez un échantillon de cire gaufrée quelconque, provenant soit des cylindres, soit d'un gaufrier, choisissez la plus trouble, la plus opaque que vous pourrez trouver, ce qui rendra l'expérience plus intéressante. Prenez deux petites planchettes de même dimension, avec lesquelles vous couvrirez sur chaque face la moitié de votre feuille de cire, laissant l'autre moitié exposée à l'air. Puis approchez le bout libre de la feuille d'un endroit très chaud, un poêle par exemple, prenant soin de ne pas laisser fondre la cire, mais seulement d'amollir fortement le bout exposé. Laissez refroidir et recommencez au bout de quelques instants. Vous verrez bientôt votre cire devenir de plus en plus transparente, à mesure que vous continuerez l'expérience. Après un certain temps, si vous continuez, vous obtiendrez une feuille dont le bout protégé aura gardé son opacité, tandis que l'autre bout aura pris la « transparence du verre ». L'explication est bien simple. En exposant la cire opaque à la chaleur vous lui rendez la cohésion de ses molécules qui a été plus ou moins détruite par une fonte mal faite ou par la manipulation à une température basse. Si vous essayez la ténacité de votre feuille, vous remarquerez facilement que le bout le plus transparent est de beaucoup plus résistant que le bout opaque, ce qui n'est pas étonnant car l'un des bouts peut se comparer à de la glace faite de neige à moitié fondue tandis que l'autre est semblable à de la glace pure sans solution de continuité entre ses molécules. Mais si vous voulez vous assurer que tel ou tel échantillon de cire gaufrée est de cire pure, faites-en l'essai par le degré de fonte, c'est le plus important pour tout apiculteur. La paraffine la plus résistante fond au moins à cinq ou six degrés plus bas que la cire pure d'abeilles. C'est justement le point le plus à craindre dans la ruche. Prenez un échantillon de gaufre en cire pure avec un échantillon de même taille de cire soupçonnée et placez ces échantillons aux côtés opposés de la bulbe d'un thermomètre, que vous suspendrez dans une bouteille de verre blanc à goulot assez large pour permettre l'opération commodément. Il est

bon que le thermomètre soit suspendu à une certaine distance du fond de la bouteille, afin d'éviter les irrégularités de chaleur. Chauffez très lentement jusqu'à fonte de la cire. Si les deux échantillons sont en cire pure, ils fondront en même temps. La cire fraudée fondrait à un degré notablement plus bas. Mais pour bien faire, il faut avoir des échantillons d'à peu près la même épaisseur car il est bien évident qu'un échantillon épais sera plus lent à fondre qu'un échantillon mince.

Maintenant permettez-moi une petite appréciation de la comparaison entre les cylindres et les gaufriers. On me dit qu'il y a des plaintes au sujet de la fondation faite aux cylindres, qui s'étire, dit-on, plus que la gaufre. Il faut d'abord mettre de côté la cire fraudée, quelle qu'elle soit. La comparaison doit être entre deux cires pures d'abeilles.

Je n'ai jamais vu un seul échantillon de gaufres provenant des gaufriers que je pourrais appeler cire marchande. Tous les échantillons qui ont passé sous mes yeux étaient plus ou moins défectueux, soit parce que les bords des feuilles étaient plus ou moins déchiquetés, soit parce que les gaufres étaient irrégulières d'épaisseur ou trop lourdes. Ceux qui condamnent la fondation des cylindres n'ont ordinairement pas fait leurs expériences comparatives sur des feuilles de même poids. La gaufre est ordinairement très lourde. J'en vois une preuve entre autres dans un article tout récent, paru dans le journal *Les Abeilles et les Fruits*, publication très intéressante de la Haute-Marne, pays de ma naissance. A la page 1390, numéro d'octobre 1907, M. Chataux, dans les instructions qu'il donne pour la fabrication des gaufres, dit : « Pour obtenir des feuilles gaufrées un peu plus minces, maintenez le gaufrier à une douce température. J'ai pu ainsi fabriquer des gaufres mesurant 33×33 ne pesant que 140 grammes ».

Or ces gaufres « un peu plus minces » sont plus lourdes que tout ce qui se fait au cylindre. Les cylindres peuvent donner des feuilles pesant moins de 4 grammes au décimètre carré ; beaucoup de fondations employées dans les sections américaines ne pèsent pas au-delà de cette moyenne et cependant ne causent aucun désagrément, en feuilles de petite dimension. Nous avons eu, aux Etats-Unis, une presse à gaufres, la presse Given, qui a fini par disparaître. J'ai eu mainte occasion de comparer le travail de cette presse avec l'impression des cylindres. J'ai vu très souvent des gaufres si peu imprimées que les abeilles n'auraient pas eu de difficultés à en changer la base, de cellules d'ouvrières à cellules de bourdons. Les bords des feuilles se sont toujours montrés cassants et faciles à endommager.

Pour obtenir des feuilles fermes et ne cédant pas facilement, il est

bon de les avoir un peu d'avance. La cire fraîchement fabriquée est beaucoup plus molle et par conséquent plus facile à endommager que la cire qui s'est reposée quelque temps. Mais elle a l'avantage de se transporter plus facilement sans risque de se briser.

La cire gaufrée, soit des gaufriers, soit des cylindres, doit être maniée avec précaution, car si on la déforme en la maniant, il y a beaucoup de probabilité que cette déformation se reproduira dans la ruche. Le degré de température à laquelle elle est fondue et moulée est assez important, car la feuille faite à un degré trop bas sera trouble et sans consistance.

Que le lecteur ne croie pas d'après ce qui précède, que je condamne l'usage des gaufriers. Il y a probablement des apiculteurs qui font des gaufres de bonne qualité avec ces instruments. Ce que j'ai tenu à élucider c'est que la cire gaufrée ou fondation des cylindres, quand elle est bien faite, est supérieure à la moyenne de ce qui se fait avec les gaufriers. La fabrication en grand ne se fera jamais qu'avec les cylindres, mais il est probable que la qualité des fondations placées sur le marché ira en s'améliorant jusqu'à ce qu'on en soit arrivé à un point entièrement satisfaisant à tous égards.

C.-P. DADANT.

P.-S. — Quelques jours après avoir écrit ce qui précède, j'ai reçu l'*Apiculteur* de novembre 1907. Ce journal contient deux articles de M. Pincot. Le premier donne deux moyens de découvrir la fraude des cires. J'en ai donné un autre ci-dessus, que je considère comme très important dans le cas de la paraffine, car cette substance fond à plusieurs degrés plus bas que la cire. Quelque méthode qu'emploie l'apiculteur pour s'assurer de la pureté d'un échantillon quelconque, il doit faire une contre-expérience avec de la cire qu'il sait être absolument pure. Cela confirmera l'expérience et il n'aura pas à s'en rapporter à d'autres qu'à lui-même.

Le second article de M. l'abbé Pincot, je regrette de le dire, s'adresse à M. Odier, en réponse à ses arguments dans le numéro d'octobre du *Bulletin*, et insinue clairement que M. Odier ne prend partie pour la cire des cylindres que parce qu'il en est fabricant. Il est regrettable qu'un écrivain de grande capacité s'abaisse à des insinuations personnelles de malhonnêteté, car sur ce terrain, la discussion n'est plus possible. Produisons du miel, mais cachons le venin. Puisque nous pouvons pacifier l'abeille, que l'apiculteur lui-même reste pacifique.

C.-P. DADANT.

GLANURES

Grâce aux nombreux dons, un monument a pu être inauguré le 27 octobre sur la tombe du Dr J. Dzierzon à Lowkowitz. (*Deutsche Imker aus Böhmen.*)

Longueur de la trompe des abeilles.

D'après les mesures d'un savant russe, M. Kulagin, la longueur de la trompe des abeilles varie entre 5,92 et 6,69 millimètres; la longueur moyenne chez l'abeille russe est de 6,21 millimètres; chez l'abeille américaine, trèfle rouge, 6,22 millimètres; chez l'abeille italienne 6,25 millimètres, et chez la chypriote 6,50 millimètres. (*Illustrierte Monatsblätter.*)

BIBLIOGRAPHIE

Kalender des Schweizer Imker's pro 1908. U. Kramer. — Zurich.

C'est pour la onzième fois que ce petit calendrier si pratique paraît. Il se compose de quatre parties :

1° La partie instructive qui contient grand nombre d'articles des plus intéressants : De l'odeur particulière des reines; comparaison de deux ruches sur balance; élevage de reines simplifié; comment et quand on doit marquer les reines; résultat de mes essais artificiels, etc.

2° L'exploitation; là nous trouvons des tabelles pour la taxation des ruches, pour l'hivernage, les victimes de l'hiver, la première revision, les essaims naturels et artificiels, l'élevage des reines, etc.

3° La troisième partie est consacrée au temps, à la miellée, à la flore et les observations journalières sur la balance et le thermomètre.

4° La comptabilité de l'apiculteur est traitée dans une dernière partie.

Tout dans ce petit bijou de livre trahit l'apiculteur expérimenté et le praticien consommé, et nous le recommandons chaudement à tous ceux qui savent l'allemand.

QUESTION

1. Qu'y a-t-il à faire quand une ruche est infectée de poux ?

F. A.

Réponse : Il s'agit dans ce cas de l'insecte nommé *Braula coeca*; ces insectes ne paraissent pas beaucoup incommoder les abeilles. Ils se logent de préférence sur la reine qui est quelquefois tout à fait couverte de ces parasites; le baron de Berlepsch cite un cas où on a compté 187 poux sur une reine.

Pour se débarrasser de cette vermine on conseille de mettre sous les rayons un carton avec de la naphtaline; les vapeurs de cette substance font tomber les poux sur le carton où on peut les ramasser. Il est bon aussi de racler et brosser le plateau pour le nettoyer des débris qui servent de refuge à ces bêtes. Pour délivrer la reine on l'enferme dans une cage et on lance quelques bouffées de fumée contre qui font tomber les poux.

L E GAUFRIER ÉCONOMIQUE

breveté S. G. D. G. en France, fait les gaufres simples ou armées de fils de fer servant à les attacher; il arme et fixe solidement celles des cadres et des porte-rayons des ruches fixes, ou leurs amorees, en les fabriquant. Il diminue le travail et en double les résultats en qualité et quantité. Notice et prix franco. 3 médailles de bronze, 2 d'argent et diplôme d'honneur. Jean SUREAUD, à Bordeaux, rue de Lamourous, 26.